les droits de mutation par décès, augmentation uniforme, mais qui n'atteindra pas les parts successorales inférieures à 10.000 fr. (Produit 60.830.000 francs), et une augmentation corrélative des droits de donation (6.797.000 francs).

2. Le relèvement de vingt centimes à vingt cinq centimes pour cent de la taxe annuelle de transmission sur les valeurs au porteur, plus susceptibles que toutes autres de dissimulation.

3. Le relèvement de cinq centimes à dix centimes par cent francs du droit de timbre sur les effets négociables (ensemble 29.226.000 francs).

L'application d'un droit de douane de vingt pour cent « ad valorem » sur les objets de collection à l'importation.

Une modification au régime des vermouths et vins de liqueurs.

Une surtaxe sur les absinthes et autres apéritifs à base d'alcool.

Un droit de cinq centimes par bouteille sur les eaux minérales, dont la consommation croît chaque jour, au détriment de celle des vins.

Une légère majoration du tarif des imprimés sous bande.

Enfin, certaines dispositions nouvelles tendant à réprimer la fraude en matière d'alcools et d'allumettes fournissent un supplément de ressources de vingt-sept millions.

Au total, près de 124 millions de recettes nouvelles sont ainsi acquis au budget et en assurent l'équilibre normal.

La loi de finances autorise en outre le gouvernement à procéder à la revision de l'évaluation par parcelles du revenu de la propriété foncière non bâtie et y affecte un premier crédit de trois millions.

L'EMPRUNT

En ce qui regarde les dépenses exceptionnelles et non renouvelables de 1907, qui s'élèvent, comme nous l'avons dit à 243.965.000 francs, M. Poincaré a pensé qu'étant donnés les sacrifices déjà demandés aux contribuables, elles ne devaient pas entrer en ligne de compte pour la création des ressources permanentes puisqu'elles disparaîtront dès l'année prochaine. Il estime qu'il est légitime d'y faire face par un emprunt d'égale somme, et voici comment s'y prend à cet égard M. Poincaré :

Suivant la sage méthode à laquelle Gladstone a attaché son nom et qui a assuré, au cours du dernier siècle, la prospérité des finances et la solidité du crédit de l'Angleterre, le ministre des finances a recours à une émission d'obligations, amortissables en douze ans, par tirages au sort, dont l'intérêt et l'amortissement sont gagés dès aujourd'hui par un décime spécial sur les successions (exception faite des parts inférieures à dix mille francs), et sur les donations.

Le premier tirage de ces obligations aura lieu en 1908 ; pour 1907, en effet, l'augmentation des droits de succession ne produisant son effet que pendant la seconde moitié de l'exercice (puisque le délai pour les déclarations est de six mois), l'annuité de 29 millions 305.000 francs qui doit être consacrée à partir de 1908, à l'amortissement régulier des obligations, sera employé l'année prochaine à couvrir jusqu'à due concurrence, l'insuffisance des recettes normales.

Ainsi se trouve résumée dans ses grandes lignes l'économie de la loi de finances que le Gouvernement soumet au Parlement.

On remarquera que M. Poincaré, dans son exposé des motifs, après avoir émis des doutes sur le supplément de ressources qu'apportera la création d'un impôt sur le revenu — au moins dans les premières années — exprime néanmoins l'opinion que ces ressources nouvelles devront être réservées pour le fonctionnement des retraites ouvrières.

LES RECETTES ET LES DEPENSES

Voilà la réalité des faits. Or les dépenses de l'exercice prochain s'élèvent

Les recettes prévues à	4.010.310.234 4.010.922.535
Soit un excédent de	621.301

Si l'on compare ces chiffres avec ceux du budget de 1906 on constate que l'augmentation des dépenses est de 301.109.167 francs.

Ce total comprend pour 243.965.900 francs des dépenses exceptionnelles et non renouvelables : tout d'abord les dépenses militaires que le gouvernement a dû engager d'urgence à la suite des événements politiques de ces derniers mois, avec l'assentiment des commissions financières des deux Chambres (193.240.200 francs) ; les frais de constitution de certains stocks ou approvisionnements de guerre (25.148.700 francs); enfin les dépenses qu'entraîne le programme récemment voté pour l'amélioration de l'outillage postal, télégraphique et téléphonique (19.187.000 francs); l'accroissement des dépenses permanentes est donc en réalité de 57.143.260 francs.

Seulement, il y a un petit seulement, ce chiffre s'accroîtra de plus de 90 millions dès 1908 par suite du jeu d'un certain nombre de lois nouvelles : service de deux ans, assistance aux vieillards, programme naval, traitement des instituteurs, etc.

Comment et avec quoi faire face à cette situation ? C'est la question que M. Poincaré et ses collègues du ministère ont étudiée sous toutes ses faces dans les multiples conseils de cabinet qui ont été tenus ces temps derniers et dont nous avons enfin la solution.

PROPOS SÉDITIEUX

Lorient, 27 juin. — Une instruction est ouverte contre M. Merrheim, de la Confédération du Travail, à la suite de propos tenus par lui et considérés comme séditieux.

Informations Régionales

Drame de la jalousie
A MARCQ-EN-BARŒUL

(Nouveaux détails

Notre enquête donne les derniers détails. La jalousie mobile du crime. — La part du mystère. — Mort du meurtrier, la victime va mieux.

A la suite du drame qui mit en émoi tout un quartier de Marcq-en-Barœul, à côté de Lille, que l'on appelle la petite Belgique, puisqu'il est composé en grande majorité de flamands, nous avons tenu à ouvrir une enquête donnant les derniers détails du crime.

Nous avons eu à cœur de démentir certaines versions qui atteignaient ce ménage d'ouvriers dans lequel la jalousie a laissé sa dramatique marque rouge. Il semble bien établi quant à présent que la jalousie a été la mobile du crime qui est commenté par la population de cette banlieue, où de mémoire de vieil homme on ne se souvient pas d'un événement aussi tragique.

LES PRELIMINAIRES

Deux jeunes gens avaient fait connaissance dans une guinguette du Pont-de-l'Abbaye de Marquette, à l'estaminet Deleu, au moment où venaient les premières fleurs.

C'était vers le mois d'avril : Victor-Arthur Hermans, 23 ans, journalier, né à Ypres et Julia Samsen, 22 ans, originaire de Cloesterg (Belgique) s'étaient plus et se jurant une fidélité réciproque sous les jeunes feuillages, résolurent de vivre ensemble, par la seule union de l'amour.

Tout alla bien pendant quelque temps. Hermans était éteigneur de coke à l'usine à gaz de Marquette. Il aimait Julia Samsen qui était jolie, laborieuse, et faisait des journées chez un jardinier M. Vandermersch, rue Jacquart. Le ménage logeait au 50 de la rue de Marquette, à l'estaminet du « Sabot d'Or ». C'est un établissement fort bien tenu par Mme Desutter et dans lequel on n'eut jamais à relever le moindre incident ni la plus petite bagarre. Mme Desutter est d'ailleurs toute émue de la publicité qu'on donne au crime mais cela n'entache en rien la tenue de sa maison.

Les amants logeaient au premier étage le seul d'ailleurs, dans une chambre donnant sur la cour.

Julia Samsen vivait en bonne intelligence avec son père et sa mère. Mais il y a neuf semaines, à la suite d'une blessure, Hermans dut abandonner son service, et lorsqu'il fut rétabli la place était prise. En vain chercha-t-il du travail. Il dut vivre aux dépens du travail de Julia Samsen et surtout de ses parents à elle.

La situation des parents Samsen n'est pas brillante. Le père gagne 4 fr. chez Kuhlmann et la mère employée chez M. Vandermersch, et très laborieuse, gagne 2 fr. en moyenne par jour.

C'est là-dessus que vivait le ménage d'Hermans qui ne semblait point restreindre son genre habituel de vie pour cela.

Il y a quelque temps, Hermans avait projeté de prendre du travail en filature avec sa femme.

Ce projet n'eût pas de suite, et Hermans, mardi matin, à cinq heures et demie partait pour s'embaucher au « blanc de céruse », c'est-à-dire chez Bériot, à Fives.

AVANT LE DRAME

Un fait très important que nous avons relevé au cours de notre enquête est celui-ci. Dimanche dernier, les amoureux avaient été faire un tour dans un estaminet où l'on dansait, au Moulin de Bois, à Auvrey.

Hermans était resté quelque temps dans un coin, regardant sa femme s'en aller dans les bras d'un autre, dans le tourbillonnement de danses successives.

Julia Samsen à qui il avait fait des reproches, lui aurait dit qu'il n'y avait pas de mal à cela. Mais lorsqu'une bande joyeuse avait voulu entraîner nos amants, Hermans s'y opposa et regagna le logis avec Julia.

On verra que dans la part de mystère que contient cette affaire ce détail a peut-être une assez grosse importance. En tous cas il montre le caractère jaloux d'Hermans et l'ombrage qu'il avait pris de la fidélité de sa femme.

Il faut aussi dire qu'à quelques reprises Hermans aurait dit à Julia qu'il la tuerait s'il lui découvrait un autre amant. Cette menace est celle d'un caractère violent, mais Julia Samsen n'y avait jamais pris garde.

Hermans était rentré le jour du crime, un peu avant midi. Il était monté à sa chambre et l'après-midi se passa dans le calme.

Julia Samsen descendit plusieurs fois dans l'estaminet pour aller chercher de la viande, puis aller à l'épicerie, elle vint encore jouer avec le petit-fils de M. Desutter.

Que l'on s'imagine cette jeune femme, jouant avec les enfants qu'elle aime beaucoup, à attraper un canari sous les tables du cabaret ! N'est-on pas saisi d'effroi à la pensée de ce corps, jeune et rieur, qui devait quelques instants plus tard être victime d'un terrible drame.

Il y a plus émouvant encore. Les deux amants étaient descendus vers cinq heures et demie, et avaient ensemble épluché des salades, jetant les feuilles dans un panier, échangeant de gais propos.

L'humeur était si bonne que vers six heures dix, un gamin aperçut les deux amants s'embrassant près de la fenêtre, dans leur chambre où ils étaient remontés.

Nous pouvons affirmer, contrairement à ce qu'un journal du soir a dit, que ce n'est pas par refus de suivre Hermans, qui comptait s'engager pour faire la moisson aux environs de Paris, que Julia se disputa avec son ami.

Le père de Julia qui loge dans une chambre voisine entendit vers trois heures et demie, sa fille qui disait à Hermans : « Si tu t'en vas je te suivrai ». Le père s'en alla ensuite à son ouvrage puisqu'il était de nuit à l'usine Kuhlmann.

Quelques instants avant le crime Hermans dit à sa maîtresse : « Je descends boire une paire de chopes ». Il descendit en effet, mais ne prit aucun verre et après un coup d'œil rapide dans l'estaminet, il remonta.

N'eut-il pas l'idée de commettre son meurtre et ne vint-il pas s'assurer de la solitude de l'estaminet ?

On ne sait. C'est en tout cas peu d'instants après ce moment que la scène tragique dut se dérouler dans la chambre.

LE DRAME

Que se passa-t-il ? On en est réduit à des conjectures quoique Julia Somsen ait dit que ce fut dans un accès de jalousie qu'elle fut frappée.

L'ENQUETE

Le lit de la chambre a été foulé.

C'est sur le lit que le coup de couteau fut porté. L'oreiller est entièrement tâché de sang. Celui-ci coula en telle abondance dans la chambre qu'il forma sous le lit une mare épaisse.

Le plancher et le plafond de la chambre en dessous furent traversés et un lit situé juste sous le lit du drame a été largement tâché de sang.

Hermans frappa sa femme avec un couteau à virole, assez court, un vrai couteau de poche de travailleur, dont la lame semble avoir été aiguisée fraîchement.

Toujours est-il que vers six heures et demie, la propriétaire, Mme Desutter qui était en train de tricoter dans son débit, entendit un pas rapide dans l'escalier et vit la porte s'ouvrir, sa locataire Julia Samsen passer comme affolée et toute ensanglantée sortir dans la rue.

Mme Desutter se doutant que le meurtrier que l'on n'entendait plus, s'était frappé lui-même, appela en hâte deux voisins, MM. Pierre Bernard et Henri Brunet, et monta dans la chambre de Hermans.

Un horrible spectacle les attendait. Victor Hermans gisait dans une mare de sang, les yeux affreusement grands ouverts; dans le cou, le couteau enfoncé, faisait une étroite plaie de pourpre.

La tête avait dû heurter sur le poêle.

M. Vasseur, médecin appelé en toute hâte, vint faire des points de suture au meurtrant qui rendait bientôt le dernier soupir.

L'autre victime, les mains crispées sur sa gorge après un très long détour par les rues de Marquette, des Ecoles, du Contour de l'Eglise, et Saint-Patrik, s'en courut pour trouver sa mère qu'elle pensait trouver au jardin de M. Vandersmersch, rue Jacquart. Mais Mme Samsen travaillait justement dans un jardin aux environs de la rue de Marquette.

Ne trouvant pas sa mère, Julia entra à demie râlante, chez M. Libert, en face du jardin où elle et sa mère travaillaient de couture, et qu'elle connaissait aussi. Là on les fit s'asseoir, on lui donna à boire puis des soins empressés.

Pendant qu'on la couchait sur des sacs de paille on allait chercher MM. Vasseur et Duray, médecins, qui vinrent donner leurs soins.

La rumeur grossissait bientôt dans la commune et la police fut prévenue.

M. Martin, commissaire de police, et le garde Vanvoren ont ouvert aussitôt une enquête. Dans la soirée de mardi ils se rendirent près de Julia Samsen.

Celle-ci a pu répondre malgré sa faiblesse occasionnée par la perte de sang qu'elle a faite. Elle a en flamand, expliqué que la jalousie avait poussé Hermans à la frapper. Mais son émotion est encore telle que l'on ne peut obtenir aucun sérieux renseignement.

Hier soir, elle n'avait pas encore dormi deux heures depuis le drame. Elle parle avec une certaine abondance du contraire de ce qui a été dit.

Elle a déclaré quand hier matin on lui a appris la mort d'Hermans qu'elle était bien contente qu'il soit mort. Elle demandait jusque-là qu'on ferme la porte de peur que son amant ne revienne.

Dans la soirée de mercredi vers quatre heures et demie, on a amené le corps du meurtrier à la morgue.

Ensuite on a ramené dans une chambre, chez Mme Desutter, la victime dont l'état s'améliore. Elle semble hors de danger.

Le parquet qui devait venir hier après-midi, n'est pas encore descendu à Marcq-en-Barœul.

L'émotion est encore grande dans le quartier. A l'heure tardive où nous achevons notre enquête, des groupes stationnent sur le pas des portes et commentent cette tragédie de la jalousie.

EXPOSITION D'AMIENS

Nombreux ont été les visiteurs de l'Exposition d'Amiens pendant les trois jours qu'a duré le concours agricole, plus nombreux seront-ils encore dimanche prochain lorsqu'ils sauront que le prix d'entrée pour la journée et pour la soirée reste fixé à **Un franc.**

Ils pourront agréablement se divertir pour cette somme modique par les diverses attractions habituelles auxquelles viendront s'ajouter des courses en sac, des courses de lenteur à bicyclette pour les enfants ; et le soir un grand bal champêtre dans la Hotoie.

Pour prendre part à ces différentes courses, on peut dès maintenant se faire inscrire à la direction de l'Exposition, place Gambetta.

***

Tous les soirs: entrée **Cinquante centimes.** Les lundi et les jeudi de chaque semaine: entrée **Cinquante centimes,** journée et soirée

***

Prochainement,arrivée de la sensationnelle attraction : « La Nueva féris »

***

VILLAGE SENEGALAIS

Le succès du Village Sénégalais s'accentue chaque jour davantage et pendant les fêtes du concours agricole, ce coquet établissement a été le rendez-vous de tous ceux qui s'intéressent à nos Africains.

La préparation du repas est l'une des grandes curiosités du village. Le Noir, comme art culinaire ne possède qu'un bagage restreint et son menu en Afrique, n'est composé 300 jours de l'année que de riz et de poissons secs. Les jours de fêtes seulement ils mangent un peu de viande de chèvre ou de mouton.

Comme accomodement l'huile en est la base et les épices tels que poivre, baoba et piment y sont en quantité énorme, à tel point que nos palais européens sont incapables de s'en accommoder. Le Sénégalais est très accueillant et fait place très gracieusement aux amateurs de plats exotiques autour de la calebase familiale.

Que ceux qui désireraient goûter ne se gênent pas, ils seront toujours les bienvenus et s'ils ne s'accommodent pas au menu sénégalais le buffet du Village est toujours là pour leur servir un excellent dîner.

La troisième Fête Fédérale des Musiques
A Tourcoing

La troisième Fête Fédérale qu'organise la Fédération des Musiques du Nord et du Pas-de-Calais, et qui aura lieu, nous l'avons déjà annoncé, à Tourcoing ,le dimanche 29 juillet, sous le patronage de la Municipalité de cette ville, promet d'être très brillante.

Nous croyons savoir que les grandes lignes de la fête sont les suivantes :

Le dimanche 29 juillet, à 9 heures du matin, se tiendra dans la salle des Fêtes de l'Académie de Musique, le Congrès annuel, lequel sera suivi de la remise des récompenses aux vieux musiciens, sous la présidence d'un représentant du Gouvernement.

A midi, réception à la gare de la Musique de la Garde Républicaine par les 18 sociétés fédérées de la ville. En cortège, celles-ci se rendront à l'Hôtel-de-Ville où les artistes de la Garde seront présentés à la Municipalité.

Aussitôt les vins d'honneur, les 18 sociétés Tourquennoises formant un total d'environ 1.200 musiciens, se rendront sur la Grand'Place, où, massées autour du kiosque, elles feront entendre plusieurs morceaux d'ensemble.

A 3 heures aura lieu le défilé des drapeaux et bannières des 663 sociétés fédérées, avec le concours des musiques de Tourcoing.

Ce défilé sera un spectacle grandiose et vraiment unique, car pour la première fois il se produira en province.

Au passage du cortège, M. Dron, député-maire de Tourcoing, remettra, sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, à la Fédération des Musiques du Nord et du Pas-de-Calais, le fanion que la ville offre en souvenir de la fête ;la garde de ce fanion sera pour un an confiée à l'Harmonie municipale.

Aussitôt après, aura lieu la remise aux Crick-Sicks de la bannière de la Fédération musicale de France que rapporteront les délégués du Choral Nantais de Nantes (Loire-Inférieure), qui la possède depuis l'an dernier.

A l'issue du défilé aura lieu, sur le Grand Kiosque de l'Exposition, le concert artistique donné par la Musique d ela Garde Républicaine, qu'à juste titre on considère comme la plus forte musique du monde.

Ce concert sera un réel régal pour les amateurs de bonne musique, aussi prévoit-on qu'il y aura foule pour entendre et applaudir cette phalange d'artistes.Déjà de toutes parts on s'adresse au Président de la Fédération pour retenir des places, peine inutile, car jamais il ne saurait être donné satisfaction à toutes les demandes qui parviendront.Le Comité s'efforcera cependant de permettre aux nombreux auditeurs d'entendre dans de bonnes conditions la réputée Musique de la Garde.

M. le Président de la Fédération a obtenu du chemin de fer du Nord, pour les musiciens appartenant à des Sociétés fédérées le droit de se rendre individuellement àTourcoing, les 27, 28 et 29 juillet, et d'en repartir les 29 et 30 juillet, en voyageant à demi-place.

Toutes les sociétés viennent de recevoir les invitations et états à remplir pour signaler les noms de leurs membres qui se rendront à Tourcoing, et qui désirent profiter de la réduction. On nous prie de les inviter à retourner, sans tarder, au Président, les états en question, car, étant donné le grand nombre de sociétaires qui participeront à la fête, le travail va être considérable.

LE GRAND PRIX AUTOMOBILE
Deuxième Journée

La fin d'une grande épreuve. — Les départs de la seconde journée de course. — Teste fait une chute et se casse le bras. Quelques vitesses. — Le Ministre des Travaux publics sur le Circuit. — Les arrivées : Szisz,sur voiture Renault gagne le Grand Prix en 12 h. 14. gagne le Grand Prix en 12 h. 14 m. 7 s.

La course est finie. Après avoir bouclé douze fois le désormais historique Circuit de la Sarthe, les automobiles monstrueuses, dévoratrices d'espace se reposent, en attendant que la fantaisie extravagante d'un américain milliardaire vienne les tirer de leur somnolence et secoue la poussière de l'oubli qui ne tardera pas à les recouvrir — poussière non goudronnée celle-là ! — pour les lancer à nouveau dans quelque équipée lointaine.

Les conducteurs eux aussi, les bras meurtris et les yeux en sang se reposent et les constructeurs heureux, les gagnants commerciaux de l'épreuve supputent déjà les bénéfices que ne manquera pas de leur procurer leur victoire.

L'Automobile-Club de France, altier et fier se félicite de l'énorme succès de son « Grand Prix » — épreuve ainsi appelée probablement parce qu'elle ne compte aucun prix : ni en espèces, ni en objets d'art ! — ce pendant que le télégraphe et le téléphone réalisent d'ardeur pour porter à tous les coins du monde, l'écho éclatant d'une manifestation unique, d'une performance merveilleuse, d'une victoire française.

LES DEPARTS

Les départs commencèrent le second jour comme la veille à 6 heures précises du matin, mais avec cette différence — fort heureuse comme vous l'allez voir — que tandis que toutes les horloges de la Sarthe marquant l'heure exacte indiquaient 6 heures, les montres de messieurs les chronométreurs officiels marquaient 5 h. 45 m. 30 s. 2/5. temps mis hier par Szisz pour accomplir les six tours.

De cette façon pas de calculs embrouillés la course reprend comme si elle n'avait subi aucune interruption ; les intervalles de départ sont rigoureusement les mêmes que les intervalles d'arrivée, tel coureur ayant mis hier à 7 h. 36 m. 8 s. 1/5, partira aujourd'hui lorsque les chronométreurs indiqueront 7 h. 36 m. 8 s. 1/5.

AUTOUR DES DEPARTS

Les départs de la seconde journée furent très pittoresques : les voitures étaient amenées à la ligne de départ tirées par un cheval, A l'heure fixée, conducteur et mécanicien s'approchaient de leur véhicule et le départ leur était donné.

On commente beaucoup les départs des différents concurrents. Szizz, met en route sa Renault avec un quart de tour de manivelle.

Les autres voitures font aussi de beaux départs, surtout celle de Nazzaro.

Clément est amené pour prendre le départ à 6 h. 1 m. 40 s. ; il part six minutes plus tard, après s'être ravitaillé.

Nazzaro, sur Fiat n° 2, à 6 h. 26 m. 53 s.; il part cinq minutes plustard.

Richez, conduisant la Renault n° 3, amené à 6 h. 35 m. 47 s., se ravitaille et part avec un retard de 28 minutes.

Shepard (Hotchkiss n° 3), amené à 6 h. 30 m. 45 s., perd 30 minutes à se ravitailler et à réparer.

Heath, conducteur de la Panhard n° 1, amené à 6 h. 48 m. 12 s., part à 7 h. 1 m. 12 s.

Barillier, sur Brasier n° 2, amené à 6 h. 31 m. 47 s., part 14 m. 12 s. plus tard.

Teste, sur le Panhard n° 3, amené à 7 h. 1 m. 52 s., s'arrête 11 minutes pour se ravitailler et part.

Lancia, sur Fiat n° 1, amené à 7 h. 12 m., part 17 minutes plus tard, après s'être ravitaillé.

UN ACCIDENT

A dix heures parvient une mauvaise nouvelle : pendant son premier tour, 1200 mètres après la Fourche, Teste qui conduisait la Panhard-Levassor n° 2 a culbuté. On annonce qu'il a la jambe cassée ; son mécanicien est indemne.

QUELQUES VITESSES

Voici, à titre documentaire, quelques vitesses relevées par les chronométreurs lorsque les concurrents passaient devant les tribunes :

Szisz, 148 kilomètres 760 à l'heure ; Heath, 142 kil. 857 ; Pierry, 140 kil. 695 ; Nazzaro, 139 kil. 504 ; Rougier, 132 kil. 352.

M. BARTHOU SUR LE CIRCUIT

M. Barthou, ministre des travaux publics, qui était arrivé au Mans mardi à deux heures et demie et avait tenu, lui-même, à boucler le circuit en automobile dans l'après-midi, en compagnie du préfet de la Sarthe est arrivé aux tribunes officielles à cinq heures et demie du matin pour assister à la seconde journée de course. Le ministre était accompagné de MM. Léon Barthou, son frère ; Lilaz, son chef de cabinet ; Goudchoux, représentant le Ministre de l'Agriculture ; Stern, attaché au Ministère des Affaires étrangères.

Il fut reçu par MM. Le Chevalier, d'Estournelles de Constant, Boutié, député de la Sarthe et par les membres de l'Automobile-Club de France.

M. Clémentel, ancien ministre des Colonies arriva vers 10 heures, juste à temps pour voir Szisz passer magnifiquement rapide, pour la quatrième fois à 10 h. 13, devant les tribunes officielles.

La grande duchesse de Mecklembourg assistait également à la course et paraissait vivement intéressée.

Un grand banquet a été offert à M. Barthou, après l'arrivée du vainqueur, à une heure, par l'Automobile Club de France.

L'ARRIVEE

Le pronostic de tous ceux qui avaient assisté à la première journée s'est réalisé : Szisz a accompli victorieusement son sixième tour en 1 h. 7 m. 34 s., conservant la première place qu'il avait si brillamment conquise la veille, il franchit définitivement la ligne d'arrivée à midi 14 m. 7 s. ayant couvert les 619 kilomètres 80 mètres de circuit en 6 h. 28 m. 36 s. 3/5 et les 1238 kilomètres 160 mètres du parcours total des deux journées en 12 h. 14 m. 7 s.

Au moment où dévalant à une allure fantastique la descente de la Belle-Inutile il passe en trombe devant les tribunes, une formidable clameur s'élève et l'enthousiasme est indescriptible.

MM. Fernand et Louis Renault, les triomphateurs de l'épreuve sont présentés à M. Barthou qui les félicite de leur belle et retentissante victoire et applaudit au succès de l'industrie française.

Puis, à leur descente de voiture, Szisz et son mécanicien sont également présentés au ministre qui les remercie d'avoir aidé à ce nouveau triomphe, ajoutant qu'après ces douze heures de course fantastique ils lui paraissent moins fatigués que lui.

Voici la suite du classement définitif :

2. Nazzaro, sur F .I. A. T., munie de pneumatiques Michelin en 12 h. 46 m. 28 s. 2/5.

3. Albert Clément, sur Bayard-Clément, munie de pneumatiques Dunlop, en 12 h. 48 m. 46 s. 1/5. C'est un beau succès pour les usines Bayard-Clément.

4. Barillier, sur Brasier, muni de pneumatiques Continental, en 13 h. 53 s.

5. Fiat (Lancia), munie de jantes amovibles Michelin, en 14 heures 22 minutes 11 secondes.

6. Panhard-Levassor (Heath), sur pneus Michelin, en 14 h. 47 m. 45 s.

7. Brasier (Baras), en 15 h. 15 m. 50 s.

8. Lorraine-Diétrich (Duray), en 15 h. 26 m. 1 s.

Dernière Heure

Le Congrès des Mineurs

Saint-Etienne, 27 juin. — Ce matin a été ouvert le congrès national des mineurs de France.

Des délégués venus de toutes les parties du pays, sont présents. On remarque Lamendin, député, et Bexant, des mineurs du Nord.

Basly arrivera demain.

La séance d'ouverture a été présidée par M. Bouchard, secrétaire de la Fédération de la Loire.

On vote à l'unanimité une adresse de sympathie aux familles des victimes de Courrières ; puis on procède à la vérification des mandats, ce qui donne lieu à quelques discussions.

Les membres du congrès se rendent à l'Hôtel de Ville pour saluer la municipalité stéphanoise.

SEANCE DE L'APRES-MIDI

Saint-Etienne, 27 juin. — Le congrès national des mineurs a tenu cet après-midi sa deuxième séance. La plupart des délégués sont arrivés, notamment : Calvinhac, de Carmaux. Le congrès décide que le vote, lorsqu'il n'y a pas opposition, a lieu à mains levées et, sur la demande d'un délégué, que le scrutin se fera au prorata des membres appartenant à chaque syndicat.

Parmi les propositions déposées aujourd'hui, on cite celle de Bexant et Bouchard relative au suffrage universel en matière économique. On désignerait le patron comme on désigne un député ou un conseiller municipal ; et la proposition des syndicats de Carmaux, Anzin, ayant en vue l'action commune avec les syndicats appartenant à la Confédération générale du travail.

M. Merzet, secrétaire général de ce syndicat, avait écrit à ce sujet à Calvinhac.

Séance publique demain à deux heures.

La Conférence de La Haye

La Haye, 27 juin. — Le ministre des affaires étrangères confirme que la seconde conférence de la Haye n'aura pas lieu cette année.

Grève de Terrassiers

Paris, 27 juin. — Les terrassiers qui travaillent à la ligne métropolitaine numéro 4, viennent à nouveau de se mettre en grève.

Ils reprochent à l'entrepreneur de ne pas vouloir leur accorder un supplément de un franc par jour, en raison de la nature particulièrement pénible des terrassements qu'ils effectuent en ce moment.

FEUILLETON DU 28 JUIN. — N° 99.

LE

Bonheur des Autres

GRAND ROMAN CONTEMPORAIN

PAR

Paul ROUGET

TROISIEME PARTIE

XIII

Sur la route !...

Ah ? cette lettre, Yvonne l'avait lue et relue !...

A peine pouvait-elle y croire !...

Plus pâle encore, le cœur serré brusquement, elle avait, en un geste machinal, passé la main sur son front.

Mon Dieu, Hugues ne l'aimait plus uniquement !...

Une étrangère... une inconnue lui avait pris la tendresse de son fils !

Car, il avait beau prétendre le contraire, c'était elle, la jeune fille dont un mois auparavant il ignorait l'existence, qu'il préférait... elle seule, à cette heure, occupait sa pensée !...

Hélas ! n'est-ce pas là la vie, l'éternelle histoire !...

On élève un enfant... on croit qu'il vous appartient... qu'il est tout à vous... Puis un jour, l'amour vient à passer... L'enfant le suit... et il s'éloigne sans regret... sans un regard en arrière, pour la mère oubliée, sacrifiée... qui soudain sent son cœur se déchirer... son cœur, où désormais le vide... affreux... se fait...

Un soupir souleva la poitrine d'Yvonne.

Ne devait-elle pas se résigner !

Elle se rendit dans la pièce voisine, où elle savait trouver Madeleine.

Sans une parole, elle lui tendit la lettre de Hugues.

Quand elle en eût pris connaissance, la comtesse eut un froncement des sourcils.

Elle dit :

— Qu'est-ce encore que cette équipée-là ?

Yvonne protesta :

Tu vois bien qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle équipée de Hugues. Sa lettre est tout à fait sérieuse.

— Trop sérieuse même pour ton fils. C'est pourquoi je me méfie.

— Tu lui en veux donc toujours ?

— Moi ? Mais je ne lui en veux nullement ma pauvre Yvonne. J'applaudirais de grand cœur à ses projets si je le croyais sincère. Malheureusement, je crains qu'il ne se soit, une fois de plus, lancé dans une aventure.

— Une aventure ? Mais il parle d'un mariage !

— Qu'importe. Voyons, Yvonne, raisonnons un peu, je t'en prie.

» Il y a trois semaines, Hugues était encore ici le garçon léger ,frivole — pour ne pas dire plus — qui, si souvent, te fit verser des larmes.

» Il n'avait qu'un but : faire la fête.

» Faire la fête... tu sais, ce que, pour un jeune homme de son monde, signifie cette expression.

» C'est-à-dire avoir des maîtresses... s'afficher dans tous les endroits à la mode...

» Or, aujourd'hui, ton fils t'apprend qu'il a rencontré la jeune fille idéale pour laquelle il se dit prêt à renoncer à toutes ses folies passées.

» Hugues, marié à vingt-deux ans, se créant un foyer — lui qui ne connaît que celui de l'Opéra — fondant une famille, allons donc ! la chose est trop extraordinaire pour que je puisse y ajouter créance !...

— Madeleine !

— Les mœurs en Bohême, certainement, diffèrent peu des nôtres. Partout le cœur humain est le même. Est-ce en trois semaines qu'on peut savoir si on aime une jeune fille pour la vie, surtout avec la nature éminemment versatile et changeante de mon cher neveu ?

» Non.

» Maintenant, de deux choses l'une : ou cette jeune fille est vraiment telle qu'il l'a peinte, c'est-à-dire digne de tous les respects, et en ce cas tu admettras qu'elle ne s'est pas offerte tout de suite à Hugues ; ou bien elle est une aventurière quelconque qui, en tenant la dragée haute à ton fils, n'a qu'un but : se faire épouser par lui.

— Comment s'en assurer ?... Que répondre à Hugues ?...

— Peu de chose. Ecris-lui que nous serons là-bas dans une quinzaine de jours.

— Pas d'autres détails...

» Et puis ?...

— Achève.

» Que veux-tu faire ?

— Partir plus tôt... d'avancer notre voyage... quitter Paris dans quatre ou cinq jours, par exemple... débarquer à Carlsbad, nous installer... louer une voiture le lendemain et arriver au château des Roches sans crier gare.

— C'est mal d'agir ainsi.

— Pas du tout. Nous trouverons un prétexte pour motiver notre arrivée une semaine plus tôt qu'il était convenu. Hugues n'aura pas eu le temps de préparer aucune mise en scène. Nous le surprendrons. Et ainsi peut-être démêlerons-nous la vérité que je soupçonne ton fils d'embrouiller à dessein.

Et comme Yvonne avait une fois encore un geste de protestation :

— Tel est mon avis. Je te le donne pour ce qu'il vaut. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de prendre une décision. Hugues est ton fils.

Des larmes montaient aux yeux d'Yvonne.

La comtesse se repentit de sa vivacité.

Elle prit dans les siennes les mains de la pauvre mère.

— Je n'ai pas voulu te faire de la peine, ma chérie. Seul ,l'intérêt que je te porte me guide. Puisse l'avenir prouver l'inanité de mes craintes !

Comme toujours, ce fut Madeleine qui eut gain de cause.

Sa sœur reconnut la sagesse des conseils de la comtesse.

Cette passion soudaine, chez Hugues, avait quelque chose d'étrange, d'inexplicable.

Il importait de se rendre compte de sa sincérité...

Quels étaient cette jeune fille... ce comte Jean Lekda, sur qui il ne fournissait aucun renseignement ?

Les deux sœurs le sauraient bientôt.

Elles décidèrent de partir à la fin de la semaine.

Le dimanche, elles s'installeraient à Carlsbad, et, le lundi, elles se feraient conduire au château du baron Radzill.

Madeleine prenait sur elle de commettre un mensonge.

Elle affirmerait avoir envoyé un télégramme à Hugues... un télégramme que, en effet, elle enverrait, mais « une fausse adresse. La chose serait mise sur le compte d'une erreur involontaire.

Elles procédèrent à leurs préparatifs de départ.

Yvonne était rayonnante.

Elle allait revoir son fils !...

Et, le spectacle de cette joie, non contenue, faisait mal à la comtesse.

Sa souffrance s'avivait, à la pensée que toute satisfaction, désormais, lui était refusée ici-bas, à la pensée que jamais elle ne reverrait ni sa fille. ni son mari, perdus pour elle, irrévocablement.

Ah ! si elle avait su que le comte Jean Ledka n'était autre que Romane !...

Si elle avait su que la jeune fille à laquelle Hugues rêvait d'unir sa destinée, était Arlette !

Si elle avait pu prévoir les événements qui se préparaient !...

Le vendredi, elles prirent un train du soir à la gare de l'Est.

Et la comtesse se rappela un autre soir... un soir radieux d'automne — il y avait de cela plus de vingt ans — à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée où elle était venue attendre l'enfant d'Yvonne qu'amenait à Paris la nourrice d'Interlaken...

... Cet enfant qui devait être la cause de tant de malheurs... qui devait être la cause pour laquelle Romane s'était éloigné à tout jamais en enlevant Arlette à sa mère !...

Oui, ce souvenir douloureux traversa l'esprit de Madeleine... et, en réfléchissant longuement, elle arriva à penser que là peut-être était le motif pour lequel elle haïssait Hugues, et elle s'en voulut de cette aversion que, à certaines heures, elle sentait grandir en elle.

Le dimanche matin, elles étaient rendues à Carlsbad. Elles descendirent au Grand-Hôtel. Le lendemain, un landau de louage se tenait à leur disposition.

Sitôt après le déjeuner, elles partirent.

Pour se rendre de Carlsbad au château des Roches, trois heures de voiture étaient nécessaires.

Dans la jolie station thermale, il n'y avait pas l'affluence ordinaire des visiteurs.

Les événements qui se passaient en Bohême avaient eu un peu partout en Europe, une répercussion fâcheuse.

Les arrestations qui avaient été opérées dans la petite ville même quelques jours plus tôt, formaient le sujet de toutes les conversations.

Les hôteliers ,les restaurateurs, tous les commerçants pour qui la bonne saison est une source de profits, se lamentaient.

Le client était rare.. presque introuvable.

Les étrangers s'étaient éloignés précipitamment.

Il n'y avait pas eu de collision, ni de rencontre sanglante... Mais des troupes continuaient d'arriver en grand nombre. Les partisans... les membres de la Secte-Rouge... vivaient, dispersés dans la montagne... et la forêt leur offrait un asile presque inviolable.

La comtesse et sa sœur étaient inquiètes.

Le cocher, qui s'exprimait assez facilement en français, les rassura.

On exagérait les choses. Il ne s'agissait nullement d'une révolution. pas même d'une émeute. Les Tchèques qui révaient l'indépendance de la Bohême étaient d'honnêtes gens, fiers et loyaux et non des bandits comme certains avaient intérêt à en propager le bruit.

Il n'y avait absolument rien à craindre d'eux.

Chevaleresques et braves, ils ne s'attaquaient pas à des femmes, à des Françaises qui leur faisaient l'honneur de visiter leurs pays.

Il est vrai que le baron Radzill, chez qui elles se rendaient, n'était guère en odeur de sainteté !...

(A suivre).